

Un chemin de femmes

Jean-Lou David

Number 824, Spring 2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/104197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

David, J.-L. (2024). Un chemin de femmes. *Relations*, (824), 37–39.

POUR VOIR LE MONDE À TRAVERS LES YEUX DES PERSONNES EXCLUES, DEPUIS LEUR CÔTÉ DES FRONTIÈRES ARBITRAIRES QUI FRACTURENT NOS SOCIÉTÉS.



Marie Thévard et sa mère, Marie-Thérèse Thévard, maraîchères et promotrices de l'autosuffisance alimentaire.
Photo : Samuel Snow

Entre les leçons scolaires, dispensées à la maison par leur mère, et les escapades dans les bois, les enfants de la famille ont appris très tôt à mettre les mains à la terre.

UN CHEMIN DE FEMMES

Dans cette série de quatre textes, Jean-Lou David, gagnant de notre concours d'écriture 2022 dans la catégorie essai, se prête au jeu d'aller à la rencontre de personnes aux expériences de vie hors de l'ordinaire, constamment décalées par rapport au reste du monde. Dans ce troisième volet, il rencontre Marie Thévard, de l'Écohameau de La Baie.

Jean-Lou David

L'auteur, né à Rouyn-Noranda, est écrivain et chercheur en histoire dans sa région natale

Au Saguenay, quelque part entre la Pointe à Bonneau et l'Anse aux Billots, vers l'entrée de la Grande-Baie, en face du Cap-Ouest qui roule son gros dos dans le Fjord, une petite communauté bien singulière vit installée au mitan de la côte qui monte vers la forêt. La vision est frappante. L'Écohameau de La Baie a des airs de petit bourg suisse, avec ses chalets en bois et ses pâturages de chèvres gentiment vallonnés. Quelques familles y élèvent leurs enfants et des aîné-es y coulent une douce retraite; plusieurs y cultivent ce qu'ils mangent, dans une autosuffisance alimentaire quasi complète et qui ne paraît pas pourtant nécessiter de sacrifices draconiens. Tout cela semble beau et simple comme un matin d'été. Depuis plusieurs années, et notamment depuis la pandémie, ce mode de vie minimaliste connaît un regain de popularité. Des gens passent quelques jours ou quelques semaines dans la maison de la famille Thévard : des *wwoofers*, de vagues connaissances et plus souvent des inconnu-es, qui deviendront des ami-es. Chacun-e s'immerge dans cette réalité hors du temps avant de retourner s'étourdir dans la folie du siècle.

Marie, l'entrepreneure derrière le *Jardin vivrier*¹, elle, y vit depuis toujours. La jeune trentenaire, élevée aux côtés de ses sœurs et de son frère, a cultivé là son petit jardin depuis aussi longtemps qu'elle puisse s'en souvenir. Entre les leçons scolaires, dispensées à la maison par leur mère, et les escapades dans les bois, les enfants de la famille ont appris très tôt à mettre les mains à la terre. C'est leur mère, Marie-Thérèse Thévard, qui leur a tout inculqué. La méthode du jardin vivrier, devenue en 2021 un livre à succès des Éditions Écosociété, est d'abord une technique de culture maraîchère élaborée par la famille depuis les années 1990, suivant les principes de non-travail du sol et de la permaculture, auxquels s'ajoutent de solides fondements en agroécologie. Le livre offre bien plus, cependant, qu'une simple méthode de jardinage. C'est toute une éthique et un rapport au monde qui se déploient derrière.

Alors que j'interroge Marie sur son engagement et sa volonté de transmettre les principes de l'autosuffisance à ses lecteurs et lectrices, je comprends que, chez elle, les moyens techniques répondent à une quête plus profonde. « J'avais des choses à dire sur la technique et sur le jardinage, c'est certain, mais aussi



Marie et Marie-Thérèse en plein travail de transformation. Photo : Samuel Snow

sur la manière de vivre qui est différente. Il y a quelque chose en ce moment, comme une perte de sens généralisée. Et je voyais dans notre mode de vie une alternative intéressante. Écrire un livre, ça m'a donné, à moi, un genre d'utilité immédiate, une occupation. Mais ce qui donne du sens à ma vie c'est d'incarner véritablement cette vie alternative. Vivre dans la nature, nourrir l'écosystème et être nourri par lui. » C'est, en partie donc, d'une volonté intime de mener une vie sensée, une vie qui en vaille la peine, que Marie et ses proches puisent leur énergie et leur combativité. C'est aussi, tout simplement, qu'elle peine à concevoir sa vie autrement : « Je ne pourrais pas vivre autrement. Je me sens tellement vide, en ville, dans un appartement... On nous dit qu'il faut reconnecter avec la nature, aller prendre une marche dans le bois. Oui, pourquoi pas, c'est beau le bois, mais pour moi ce n'est pas assez. Elle n'est pas là la vraie connexion. Quand tu as mangé les légumes que tu as cultivés, avec le compost que tu as produit toi-même avec les toilettes sèches... tu fais partie de quelque chose de bien plus grand. »

Héritage maternel

Pour Marie, qui est aussi diplômée en agronomie, la pertinence de sa vision relève pour beaucoup du fait qu'elle soit

Ce qui donne du sens à ma vie c'est d'incarner véritablement cette vie alternative. Vivre dans la nature, nourrir l'écosystème et être nourri par lui.

parvenue à montrer le caractère rationnel et efficace des méthodes ancestrales simples. « Ce qui est beau, c'est que nos actions du quotidien, qui partent d'une intuition, finalement, elles ont une assise scientifique. On remet trop souvent notre pouvoir entre les mains des grandes entreprises énergétiques ou des systèmes d'alimentation industrielle et on se fie sur eux pour déterminer ce qui est bon pour nous. Mais on peut faire tout ça nous-mêmes et ceux qui le font arrivent à d'excellents résultats. »

Évidemment, bien que le cadre puisse sembler bucolique, la vie de cette communauté a connu ses difficultés. La génération montante, qui a repris à bras-le-corps la mission communautaire et écologique de l'endroit, s'est dotée d'une structure coopérative en 2021, afin d'instaurer un mode de gouvernance ayant la capacité de prévenir les écueils rencontrés par la génération de ses parents. D'abord inspiré par une philosophie qui empruntait aux grands principes d'autosuffisance développés par Gandhi — qui, me dit Marie, « prônait la production de ses biens essentiels : alimentation, habitation et vêtement » —, l'Écohameau a vécu certains déchirements communautaires lorsque les visions personnelles de certain-es se sont éloignées jusqu'à devenir inconciliables. Une chose est sûre : malgré les années qui passent et le flux continu des gens qui vont et viennent, c'est Marie-Thérèse, présente depuis le début, qui fait office de pilier et qui cimente la famille. Son leadership en est un qui s'exerce silencieusement et dans la douceur laborieuse du travail de la terre. « Les gens l'aiment beaucoup. Elle inspire. Elle le fait pour le plaisir et c'est ça qui est contagieux. »

Pour accomplir sa mission de transmettre les savoirs de sa mère, il a d'abord fallu que Marie l'observe longuement, qu'elle apprenne d'elle et qu'elle comprenne la raison derrière chacune de ses actions. Depuis lors, elles passent le plus clair de



Marie et Marie-Thérèse dans leur jardin de l'Écohameau de La Baie. Photo : Samuel Snow

On remet trop souvent notre pouvoir entre les mains des grandes entreprises énergétiques ou des systèmes d'alimentation industrielle.

leur temps ensemble et leur complicité mère-fille s'en est accrue d'autant. « On fait tout ensemble. On se comprend vraiment. On fait les formations, les conférences ensemble, mais aussi, évidemment, notre vie quotidienne. Ça arrive souvent que l'une complète la phrase de l'autre et on passe beaucoup de temps toutes les deux sur la route, à discuter de nos vies. L'aventure du livre et tout ce qui en découle, tout ça, ça nous a beaucoup rapprochées. » Paysanne dans le sens le plus noble du terme, Marie-Thérèse est une force tranquille, qui rayonne et se communique aux autres, et c'est avec beaucoup d'humilité, il m'a semblé, que sa fille aînée aspire à lui ressembler. « On mûrit ensemble et il y a quelque chose de bien plus profond que ça même. Quelque chose qui a rapport avec l'émancipation. Nous évoluons sur un chemin de femmes ensemble. »

La grandeur des choses simples

Dans cette vie minimaliste, cousue de travail et de petits sacrifices, la bonne humeur de Marie est quelque chose qui émeut profondément et force l'admiration. À l'image de ses choix de consommation, qu'elle veut minimaux, Marie sait s'émerveiller des bonheurs simples. « La vie qu'on mène est nourrissante, et plus que du simple point de vue de la bouffe. J'ai découvert dernièrement, par exemple, comment transporter des arbres à l'aide d'un palan. Je m'en vais toute seule dans la forêt pour faire mon bois de poêle. Je vais construire un pont, avec une sciotte, une hache et une poulie, sans dépenser une seule goutte de pétrole. Tout ça, ça me remplit vraiment de quelque chose. »

Comme une invitation à tenter soi-même le chemin vers plus d'autosuffisance, côtoyer la famille Thévard m'a ramené chaque fois à une réflexion un peu inconfortable : comment se fait-il que nous ne sachions plus faire nous-mêmes les choses les plus simples et les plus essentielles ? Si tous ceux et toutes celles qui les fréquentent ne deviennent pas miraculeusement maraîchères, la plupart se sentent happés par l'évidence qu'il y a un surcroît de vie dans la décroissance, et que c'est souvent avec le moins qu'on produit le mieux. ■

1— Marie Thévard, *Le jardin vivrier. Autosuffisance et non-travail du sol*, Montréal, Écosociété, 2021.